



A l'Artistic Théâtre, Anne-Marie Lazarini met en scène « Audience » et « Vernissage », deux pièces de Vaclav Havel qui sont un hymne à la dissidence.

D'ordinaire, à l'Artistic Théâtre, dans le XI^{ème} arrondissement de Paris, on monte pour s'installer face à la scène. Cette fois, changement de décor, on descend vers deux petites salles installées pour « Audience » et « Vernissage », pièces de Vaclav Havel (1936-2011) écrites dans un pays qui s'appelait encore la Tchécoslovaquie, et mises en scène par Anne-Marie Lazarini.

Premier arrêt dans une brasserie. C'est là qu'officie le dénommé Sladek (Stéphane Fiévet), affalé sur son bureau, où s'entassent des canettes de bière dont on suppose qu'elles en sont pas pour rien dans sa sieste improvisée. Toc toc. Sladek est réveillé par Ferdinand (Cédric Colas), envoyé ici en tant que manœuvre et qui vient s'enquérir auprès de son supérieur de la répartition des rôles et de sa tâche exacte.

Les deux hommes sont comme l'eau et le feu. Sladek a le ton autoritaire, la parole facile, et l'ouverture de la bouteille de bière instantanée. Ferdinand est timide, renfermé et il n'aime pas la bière. Enfin et surtout, il est dans la brasserie car on l'y a envoyé de force, lui l'intellectuel à qui on a infligé un stage de remise à niveau idéologique. C'est ce qui est arrivé à Vaclav Havel à l'époque du « socialisme réel », comme on disait, dans la Tchécoslovaquie post intervention soviétique de 1968, contre laquelle il s'était élevée. Bref, c'était le temps où, comme nombre de ses camarades, Vaclav Havel était dissident, lui qui finira dans le peau de Président de la République.

Tel est donc le statut peu enviable de Ferdinand, qui se retrouve face à Sladek comme un prisonnier face à son gardien, sans trop savoir sur quel pied danser. S'engage alors entre les deux un jeu de chat et de souris arrosé de bière, cause de nombreux allers et retours de Sladek vers un endroit approprié pour satisfaire un besoin naturel et néanmoins pressant. Ferdinand, lui, en profite pour vider son verre dans une plante qui n'y survivra pas.

Reste ce jeu pervers, ironique, caustique entre le dominé et le dominant. Après moult digressions, allusions, suggestions, Sladek dévoile le pot aux roses. En échange d'un aménagement de poste dans la brasserie, il demande à Ferdinand de se transformer en gentil informateur. La chose est amenée comme on monte une mayonnaise, avec doigté et précision, mais elle laissera Ferdinand dans le même état que la plante où il a vidé sa bière.

Pour « Vernissage », on émigre dans une pièce voisine aménagée comme l'intérieur d'un couple socialement installé, fier de l'être, et qui exhibe sa réussite supposée comme un gradé arbore ses médailles. Sûrs d'eux et dominateurs, Véra (Frédérique Lazarini) et son mari Michael (Marc Schapira) ont invité leur ami Ferdinand (toujours lui) à venir admirer la décoration de leur appartement, inspirée par le style de la Trump Tower de New York.

Après Ferdinand chez les délateurs, voici donc Ferdinand chez les nouveaux riches. Après la pression de la bière, l'impression du fric. Après le chantage, l'étalage. Après la dissidence, l'opulence. Véra et Michael vont et viennent dans leur home sweet home, déclinant leur réussite supposée sur tous les tons, se pâmant devant leur existence, feuilletant leur propre vie comme on tourne les pages d'une revue consacrée à l'aménagement des maisons modernes.

C'est Sempé en version tchèque, sauf que Ferdinand apprécie moyennement la prestation du duo en pâmoison, et encore moins les conseils proposés pour réussir sa propre vie de couple. Il claquera la porte comme il avait claqué le bec du brasseur qui le rêvait en petit rapporteur, et comme Vaclav Havel avait envoyé balader ceux qui voulait le faire rentrer dans le rang quelques années avant la « Révolution de velours » qui allait libérer le pays. Dans ses essais politiques, Vaclav Havel parle longuement du « Pouvoir des sans pouvoir ». Ferdinand, c'est la révolte d'un « Sans pouvoir ».